

UNE FEMME D'ARGENT

Une Femme d'Argent, c'est la prostitution dans le mariage.

La femme mariée qui tire argent de la galanterie et fait métier de fille, se rencontre si fréquemment dans le monde et dans tous les mondes, que je suis revenu trois fois sur ce sujet : dans la *Marquise de Lucillière* d'abord, dans *Une Femme d'argent* ensuite, enfin dans *Amours de Vieux*.

Ce n'est pas qu'il ait eu un attrait particulier pour moi. Il m'était plutôt déplaisant comme il l'est à la majorité du public d'ailleurs. Mais si le romancier ne se borne pas à deux ou trois livres, et veut autant que possible peindre la vie et les mœurs de son temps, il n'est pas entièrement libre dans le choix de ses études : ce qu'il doit représenter, c'est ce qui est, bien plus que ce qu'il aime pour telles ou telles raisons.

Or, l'argent tient trop de place dans les liaisons amoureuses pour ne pas s'imposer au premier rang, avec les drames ou les comédies qu'il traîne à sa

suite ; et ces drames comme ces comédies ne sont pas les mêmes, bien entendu, dans le grand monde que dans la bourgeoisie, dans la bourgeoisie que dans la bohème. De là, des milieux différents, avec des personnages différents aussi. De là, mes trois romans et non un seul.

Dans le grand monde, les femmes vénales ne sont pas plus rares que ne le sont les maris complaisants, et s'il est injuste de dire qu'ils s'y rencontrent à chaque pas, il le serait tout autant de croire que les uns et les autres y sont l'exception. Le prince de Soubise disant à la princesse, qu'on venait tirer la nuit du lit conjugal pour la conduire dans celui de Louis XIV : « Prenez mes pantoufles ! » n'était pas le premier mari de son espèce ; il n'a pas été le dernier, et il a laissé des descendants. Mais pour ceux-là, les choses doivent maintenant se passer dans des conditions spéciales. Que leur état de mari trompé soit notoire, peu importe. Qu'avec une fortune médiocre ou nulle, aux yeux de tous, ils mènent grand train, n'ayant d'autres revenus que ceux que, par son industrie, la femme tire de ses amants, peu importe encore. On parle d'eux partout, ils sont une risée ou une pitié, cela leur est indifférent ; ni l'un ni l'autre n'en prend souci. Un seul point à sauvegarder : pourvu que le mari puisse, d'un front souriant, affecter l'ignorance, l'honneur est sauf. C'est la *Marquise de Lucillière*.

Dans la bourgeoisie, où il y a moins de sérénité, moins de correction de tenue, la tromperie de la femme tourne facilement à l'adultère. Est-ce à dire que les maris complaisants y sont inconnus ? Non,

assurément. Mais on y rencontre aussi des maris tragiques. C'est la *Femme d'Argent*.

Dans la bohème, où il n'y a ni respectabilité mondaine, ni dignité personnelle, et où la femme n'est souvent qu'une *marmite* (comme on dit dans l'argot des souteneurs), qui fait bouillir le pot-au-feu conjugal, le drame, qui n'est pas la règle, peut surgir cependant de certaines conditions, — celles-là mêmes qui se rencontrent dans *Amours de Vieux*.

C'est ainsi que sur un même fond j'ai été amené à écrire trois romans qui ne se ressemblent en rien.

Il m'en restait un, auquel j'ai pensé souvent, que j'avais réservé pour un temps où je serais en disposition de drôleries, et que je n'ai abandonné qu'en mettant ma plume au repos, c'est celui du *Cocu triomphant*.

Bien entendu, je ne l'aurais pas présenté sous ce titre, puisque ce mot qui n'a en soi rien de choquant cependant, est si complètement démodé, qu'on n'a pas osé, depuis plus de vingt-cinq ans, jouer à la Comédie-Française le *Cocu imaginaire*, quoique ce soit une des petites pièces de la jeunesse de Molière, qui compte parmi ses plus gaies et que Got y eût un rôle d'une bouffonnerie étourdissante. Mais pour me priver de ce titre qui s'appliquait en plein à mon idée, je lui aurais bien trouvé un équivalent sans doute.

Ce n'est pas seulement à leur fortune ou à leur ambition que certains maris font servir leur femme, c'est aussi à leur vanité et à leur gloire. Mon mari appartenait à cette espèce. S'il s'était marié, ce n'était pas tant parce qu'il trouvait sa femme jolie, que parce qu'elle avait une réputation de beauté;

il serait le mari d'une femme qu'on admirerait, dont on parlerait, et qui par là lui ferait honneur. Mais voilà que bientôt il reconnaît en elle des imperfections dont il ne s'était pas aperçu : elle a le nez un peu long peut-être, la main un peu courte. Aussi n'a-t-il plus qu'un souci : racoler des amis pour sa femme, les amener autour d'elle, la faire valoir à leurs yeux. Et il en trouve. Bien vite elle a une cour. Il triomphe, et d'autant plus glorieusement, que les succès de sa femme rejaillissent sur lui : lui aussi est écouté, applaudi, et d'autant plus admiré, que les amis de sa femme devinent sa faiblesse ; plus qu'elle encore, c'est lui qui a une cour sur laquelle il exerce sa supériorité bruyante. Cependant, comme il n'est pas complètement sot, il y a des jours où il se demande par quels liens sa femme retient ses amis, et si... Mais il ne s'arrête pas à cette idée invraisemblable, par cela seul qu'il s'agit d'un homme tel que lui. Et après tout, Napoléon ne l'a-t-il pas été ? ce qui ne l'a pas empêché d'être Napoléon.